

Chapitre quatorze

Polémiques et refus

Le premier à reprendre la parole après que le maître de maison soit retourné s'asseoir à sa place et ait regardé alentour dans l'expectative, fut le membre de la Confraternité des Battus.

« Ne croyez pas que nous aussi, membres de la confraternité des Battus, nous puissions exprimer en paix notre religion. »

« C'est bon. On a compris » intervint vivement Boccaderospo, « Ça suffit avec vos lamentations. Il faudra que lorsque nous ferons les comptes avec ceux qui nous affament et nous enlèvent le travail, les régler avec ceux qui vous persécutent. Je suis convaincu que si ce ne sont pas les mêmes personnes, ce sont au moins leurs proches parents.

Alors fra Giacomo essaya de résumer et de donner un sens à toutes ces accusations prononcées jusqu'ici.

« Le fait est que c'est l'Eglise qui est corrompue. Elle est complètement corrompue. Ici à Venise, puis... Face à certains faits, même la foi vacille.

Pietro Tonto, en qualité de membre de la confraternité de Sainte Marie de la Charité, se sentit obligé de répliquer.

« Je ne dirais pas cela, fra Giacomo ! Le contraire est vrai : partout à Venise, il y a un retour à la religion et la floraison de confraternités de dévotion en est l'exemple le plus évident. Nous nous employons à redécouvrir ... » il s'arrêta à la recherche du mot, « ... les valeurs de la communauté orante et pénitente, vouée au soutien fraternel de ses membres et au secours des pauvres. »

Fra Giacomo, bien qu'il pensa que l'artisan avait appris de quelque 'gastaldo' ces expressions aussi ronflantes, lui fit un sourire plein de compréhension.

« Certainement, il faut considérer aussi votre activité bien méritante. »

Boccaderospo prit alors la parole, furieux.

« Il faut autre chose que des pénitences et des flagellations pour changer l'Eglise ! Peut-être qu'autrefois, elle était du côté des pauvres et de ceux qui souffraient, mais depuis que je suis né, je l'ai toujours vue du côté des riches ou, comme vous dites, des puissants de la terre. C'est elle en premier qui réprime nos protestations contre ceux qui s'engraissent sur notre travail et nous menacent de tas de sanctions. Et quand je dis Eglise, je veux dire tout le monde, prêtres, moines, sœurs... Sauf quelque rare exception... »

Il s'arrêta et regarda le frère avec un petit sourire de sympathie.

Le religieux essaya de calmer la colère de l'ouvrier de l'arsenal.

« Consolerez-vous Boccadirosopo. A votre indignation ont déjà répondu les écrits et les paroles des prophètes quand ils parlent de renouvellement du monde et de destruction de la mauvaise Eglise. Et ceci non pour les années à venir, mais pour notre époque. »

« Si c'est ainsi, nous aussi petits travailleurs nous savons prophétiser. Sur les murs de l'Arsenal sont apparues des roues prophétiques : dessus sont dessinés les petits qui montent et les grands prêts à tomber. C'est la main de quelqu'un qui sait interpréter nos souffrances, il a écrit : « Les vers de terre dévoreront cruellement lions et léopards et loups ; les petits oiseaux avaleront les rapaces. »

« Tout à coup, il se tourna vers Pietro Tinto et, en le regardant droit dans les yeux, il dit les lèvres serrées : « Cela nous le ferons ! C'est bien autre chose que vos pénitences ! »

« Nous suivons le Christ souffrant et non le Christ triomphant et nous voulons revivre sa passion » répondit avec componction le membre de la confraternité. On voyait qu'il était convaincu que tout le monde allait partager et apprécier ses dires. Il resta tout étonné quand Boccadirospo lui répliqua en colère : « Allons donc ! Vous êtes pourtant tous des gens aisés : de riches commerçants et des artisans avec des boutiques pleines de belles choses. »

« Mais nous vivons tous de notre travail ! »

L'ouvrier de l'arsenal ricana.

« Et vos travailleurs, comment vont-ils ? Laissons tomber... Vous n'avez en tête que votre prestige personnel quand vous vous inscrivez à une de vos belles confraternités. Ce n'est sûrement pas pour faire du bien... C'est l'orgueil qui vous mène. »

« Mais que dites-vous, Boccadirospo ! Nous sommes obligés de nous organiser en confraternités... » Tinto regarda autour de lui d'un air perdu « ... parce qu'on nous interdit toute autre voie pour mettre au service de ceux qui en ont besoin notre esprit de charité et pour nous offrir une aide réciproque. On compte pour rien dans la vie de la ville. Et pourtant nous pratiquons la solidarité et la charité. Nous aidons les malades... »

« Ce n'est pas vrai ! » intervint une nouvelle fois Boccadirospo, « Vous n'aidez sérieusement que vos frères ; à nous, vous nous donnez que les restes. Et c'est par cette voie là que vous aidez les grands à nous tenir tranquilles : vous faites taire les pauvres et les sans-travail avec l'espoir d'un morceau de pain ou d'un refuge dans vos hôpitaux. »

Pietro Tinto sauta sur ses pieds, tout agité, le visage rouge. Il avait perdu son calme et le ton détaché qu'il arborait jusqu'alors. D'une voix stridente il dit : « C'est bon ! Nous ne considérons pas la pauvreté comme un mal à éliminer... Nous ne combattons pas la corruption de l'Eglise... Nous ne voulons pas purifier la foi... Nous maintenons notre aisance et nos privilèges... Cependant nous sommes les seuls à faire quelque chose et de notre propre poche. Nous habitons les gens au respect réciproque ; et on ne se perd pas dans des bavardages vides et dangereux » et il fixa intentionnellement les deux cathares.

Il poursuivit d'une voix plus basse, ayant presque honte de son ton précédant. « Et les laudes ? Et les processions ? Nous faisons souvent ce que le

clergé néglige de faire. Et maintenant je dois me rendre à l'évidence que nous sommes contrecarrés non seulement par les puissants, mais en plus par vous. »

Tous les autres même Trappa ne semblaient pas bien convaincus.

« Peut-être, mais il me semble qu'en agissant ainsi, vous offrez à l'Eglise un grand appui, parce que vous faites tout ce qu'elle veut Elle et vous ne changez rien. »

« Certainement, nous défendons l'orthodoxie mais en même temps nous nous battons pour une foi plus sincère. N'oubliez pas que nous sommes les héritiers du mouvement des flagellants de '60. Nous continuons à nous flageller pour vous tous... »

« Et qu'est ce qu'on s'en fout ! » l'interrompit Boccaderospo, furieux.

« ... Nous pratiquons la vraie démocratie... » il semblait troublé.

L'ouvrier de l'arsenal poursuivit : « Mais oui, tout est intrigue dans les confraternités ! Vous seriez prêts à vous égorger pour une place de conseiller. Et puis ça suffit ces histoires de flagellations. Vous avez entassé dans vos sièges d'énormes richesses et même si vous ne voulez pas l'admettre, vous avez une grande influence sur les Magistratures de la ville. Et vous venez me sortir les laudes et les processions ! »

En criant presque et le visage exaspéré le maître artisan répliqua : « Même si ce que vous dites était vrai, rappelez-vous que à l'abri de nos sièges on peut préparer aussi des révoltes. Ce n'est pas pour rien que vous m'avez appelé ici... »

Boccadirospo et Tinto s'étaient mis debout sans même s'en apercevoir et se regardaient furieux.

Fra Giacomo comprit qu'il était temps d'intervenir. Il fit un signe pressant de la main à l'artisan pour qu'il s'arrête et se dirigea rapidement vers Boccaderospo.

« Allez, allez !... Si on agit comme ça entre nous ! » et il serra un bras de l'ouvrier d'un geste amical, « ... Les confraternités des Flagellants ont leurs défauts mais nombre de leurs membres sont braves et honnêtes... » puis il se tourna vers l'artisan, « Même si nous vous faisons quelques critiques, ... vous devez comprendre notre état de tension. »

Les deux hommes, en marmonnant, se calmèrent et allèrent se rasseoir. Fra Giacomo se hâta de reprendre sa place au centre du groupe.

Bellotto prit la parole.

« Si on continue comme ça, on ne saura jamais ce que fra Giacomo a à nous proposer. Et je ne sais pas pendant combien de temps encore je pourrai garder les portes et les balcons fermés sans que quelqu'un ne se demande pourquoi. »

Il lança un regard de reproche alentour » C'est plus que vrai... » dit alors fra Giacomo « Ce n'est pas à nous ni à nos idées que nous devrions nous intéresser ici, ni même aux idées de ceux qui se sentent exclus et peu considérés. Ceux que nous devons avoir à cœur, ce sont seulement les pauvres, en premier ; puis ceux qui rêvent d'un monde meilleur. Bien mieux, je crois que

pauvres et bons sont presque des synonymes. Etes-vous d'accord sur ce point ? Ou pensez-vous que seuls les appelés et les purs peuvent réaliser le nouvel ordre évangélique et entrer dans le nouvel âge ? » Il regarda alentour et vit que tout le monde n'approuvait pas avec la même conviction, « ... Je crois aussi que les opprimés, les travailleurs ruinés, les misérables sans que ce soit leur faute sont appelés à lutter avec nous contre la corruption de l'Eglise et les injustices des puissants. »

Il ouvrit grand les yeux dans la faible lumière de l'entrepôt. Ses paroles avaient trouvé une tiède adhésion auprès des deux cathares et des deux pauvres de Lyon, un accueil enthousiaste chez l'ouvrier de l'arsenal et Bellotto, alors qu'elles avaient mis mal à l'aise le marchand et l'artisan qui échangèrent un rapide coup d'œil réprobateur.

Alors il fixa son regard sur les deux hommes qui étaient les plus proches : « Jésus, n'a-t-il pas appelé à lui les pauvres ? » Certes. C'est pour cela que je suis venu ici t'écouter et essayer de te comprendre » l'assura Uberto, « ... Mais » et là il leva un peu la voix, « ... je ne peux pas oublier l'espoir de vivre ma pauvreté humaine comme besoin de Dieu et totale imitation de la vie de Jésus et de trouver la fraternité et la paix, en donnant mon amour aux pauvres. »

« Appris par cœur. » ricana Boccaderospo.

Bernardino prit la parole, d'un air presque mécontent et se mit à parler rapidement, en mangeant ses mots comme d'habitude.

« Aimer les pauvres ? Seulement ? Ne pas les aider ? Je pense que nous devons faire pour eux quelque chose de plus charitable que de les aimer seulement. C'est notre devoir de nous engager à ce que tous les déshérités aient au moins de quoi subvenir à leurs besoins. »

« Cette fois, tu as vraiment bien parlé, Bernardino ! » dit Boccadirospo, montrant frère Uberto : « Ils doivent nous aider à travailler s'ils veulent qu'on leur fasse la charité. »

Tous regardèrent frère Uberto qui avec un sourire très doux s'était mis debout et secouait le tête : « Je vois que je ne suis pas arrivé à m'expliquer. Je suis complètement d'accord avec tes idées, Bernardino. Je comprends aussi vos préoccupations, Boccaderospo. Sauf que le bien... »

« Mais comment pouvez-vous penser faire le bien ici sur terre étant donné que tout ce qui existe est l'œuvre du Démon ? » l'interrompit, navré, le parfait cathare.

« Mais que dites-vous ? » fra Giacomo avait un soupçon d'impatience dans la voix, malgré son ton toujours respectueux, « Le royaume de Dieu se conquiert justement ici sur la terre. Notre choix d'être pauvre et notre esprit de charité en faveur des humbles est... »

« Allons donc ! En attendant les franciscains sont riches et puissants. » intervint Pungiluppo qui tout de suite baissa les yeux, honteux d'avoir interrompu fra Giacomo.

« Eh comment ! » lui donna raison Boccaderospo, « ... Mais quand donc comprendrez-vous tous que, pour nous, la pauvreté est une condamnation et non une récompense ? Si nous partons de là... » et il ouvrit ses bras dans un geste consterné.

« Non, non, Boccaderospo ! » répondit convaincu frère Uberto, « pauvreté veut dire amour et perfection de vie. C'est l'unique voie vers le salut. Joachim l'a prédit. Nous devons tous nous élever vers le septième âge grâce à la pauvreté et à la pénitence, et nous serons dignes du sceau de l'Ange de l'Apocalypse. »

Fra Giacomo jeta à son ami un long regard plein d'incrédulité.

« L'ange du septième sceau... Mais comment fais-tu pour penser... » fra Giacomo le regarda incrédule, « Ecoute-moi Uberto... j'ai beaucoup d'estime pour toi, mais ta voie est une voie stérile. Tu veux fuir les problèmes du monde en cherchant une voie personnelle de salut. Eh bien non ! Il ne suffit pas de refuser dîmes et prébendes. Il faut réaliser la justice de Dieu en donnant à tous le pain quotidien et en aidant les opprimés... » il fit une pause et essaya de reprendre son discours, « ... C'est justement pour cela que nous nous retrouvons ici aujourd'hui. »

« Justement ! Allons-y » approuva rapidement Bellotto. Mais tout à coup, il changea d'idée et se reprit : « Mais avant, permettez-moi seulement une question » Et s'excusant il ajouta : « Tout le monde a parlé jusqu'à maintenant et moi j'ai écouté. »

« Faites donc, faites donc, marchand » l'invita fra Giacomo, « Et qu'après finalement... »

Bellotto fixa le diacre Raimondo et lui dit poliment mais avec aussi la curiosité typique du marchand : « Vous, que pensez-vous de ce qu'a dit fra Giacomo ? »

Rapide, craignant une nouvelle interruption, le frère répondit : « Eh, il vit caché ! Il est venu de Sirmione lui aussi comme tous ceux qui ont réussi à fuir. Peut-être que vous ne l'avez jamais vu, mais beaucoup de pauvres de Venise connaissent très bien son œuvre de bienfaisance. »

L'aubergiste fit le point : « Il vit chez moi. Il se déplace seulement la nuit pour porter du réconfort à celui qui en a besoin. » Et il enveloppa le diacre d'un regard affectueux et admiratif.

Sans faire attention à ces deux là, le marchand insista : « C'est la première fois que je vois un diacre de la secte des pauvres de Lyon... Je sais peu de chose de votre Eglise, ni ce que vous pensez... »

Le diacre Raimondo regarda le marchand avec un sourire d'indulgente ironie : « Pourquoi ? Vous voulez vous convertir à la véritable Eglise ? »

« Non, mais savoir quelque chose ... » répondit Bellotto, perplexe et étonné de la question.

Le diacre arrangea sa robe sur ses genoux puis resta la tête penchée comme s'il pensait à ce qu'il devait dire, puis il jeta un coup d'œil à fra Giacomo,

presque pour s'excuser et commença : « Je ne saurais résumer toutes nos convictions en quelques mots. Peut-être qu'il vaudrait mieux que ce soit vous qui me posiez des questions... Si fra Giacomo n'est pas trop pressé... »

Giacomo leva les yeux au ciel et ouvrit les bras résigné : « Allez, allez-y donc, maintenant. »

« Comment est organisée votre église ? »

« Je suis un diacre et dans notre église il y a aussi des prêtres et des évêques que nous appelons les Grands. Mais fondamentalement, nous sommes pour le sacerdoce universel. »

« Mais alors, pourquoi toutes ces charges ? »

« Parce que désormais nous vivons dans la clandestinité. Nous sommes traqués et persécutés sans pitié. Dans ces conditions il est nécessaire d'avoir des prêtres qui aident et guident les simples fidèles. Le sacerdoce universel n'est possible que dans une atmosphère de paix et de tolérance... Vous voyez. Moi par exemple, avant d'aller prêcher avec un compagnon et assister les fidèles, j'ai même fréquenté une Ecole de théologie des Mineurs... Justement dans un village du lac de Garde dont je ne voudrais pas vous dire le nom et où j'ai rencontré... » et il tourna la tête vers Giacomo en lui souriant, « ... votre Dolcino. »

Giacomo éluda : « Le mien ? » mais on voyait qu'il était flatté que le diacre Raimondo lui fasse cette confiance.

« Mais à quoi vous a servi tout ce travail ? » l'interrompit Pungilupo qui n'avait jamais réussi même à l'école du curé à tenir une plume dans sa main plus de dix minutes.

« C'est simple », répondit tout de suite le diacre, « Dieu a manifesté sa volonté à travers la Bible. Nous devons tous être fidèles littéralement à son texte. Sa connaissance est donc fondamentale. Et aussi pour pouvoir réfuter les impostures grâce auxquelles de nombreux moines... » et ils ouvrit les bras en signe d'excuse envers les deux frères... » emmènent les chrétiens sur une fausse route. »

Bernardino parut frappé par ces considérations, du reste tout le monde avait suivi avec intérêt les paroles du diacre. Seuls les deux cathares se tenaient droits, la bouche serrée. Trappa demanda « Alors, quelle différence y-a-t'il entre vous et nous ? »

« Oh ! Nous nous inspirons du modèle de vie des 'pauperes Christi' : c'est-à-dire à l'idéal religieux pratiqué par la communauté apostolique primitive. »

« Et alors ? Nous aussi... »

« En paroles... » intervint Boccadirospo, ironique.

« Je ne vois pas... » Continua frère Uberto.

« Un peu de patience » le diacre leva une main pour les arrêter. « Nous pensons que le chrétien doit obéir à l'Eglise de Rome dans tout ce qui n'est pas contre le 'praeceptum Dei' qui se manifeste dans l'Ecriture Sainte. » Il s'était mis à parler rapidement parce qu'il ne voulait pas faire perdre trop de temps à

fra Giacomo, « Ceci veut dire ne pas reconnaître au pape l'autorité de parler 'ex cathedra'. La seule autorité en matière de foi est la Bible. Ce qui signifie nier aux prêtres la possibilité d'absoudre. Dieu seul peut le faire. Ne pas croire que les mauvais prêtres puissent donner les sacrements. Ne jamais jurer, car on engagerait inconsidérément Dieu. Il faut vivre pauvres et en pénitents. Tous les chrétiens peuvent et doivent prêcher. Mais nos sermons en quoi consistent-ils ? A présenter l'Écriture 'in vulgari', en traduisant du latin 'de verbo ad verbum' en respectant la capacité de compréhension des fidèles. Voilà, c'est à cause de tout cela que nous sommes persécutés et brûlés. Mais surtout parce que nous refusons d'obéir au pape contre notre conscience. »

« Oui, c'est vraiment triste que ces choses puissent arriver à notre époque » intervint Pietro Tinto, « mais ne pourriez-vous pas être un peu plus accommodants ? »

« Et voilà ! Ce sont ces idées qui font que nous sommes perçus différents de vous ! Être chrétiens pour nous, veut dire vivre une expérience de vérité. Il n'y a pas de place dans nos cœurs pour une demi vérité. »

Bernardino le regarda avec admiration. Fra Giacomo au contraire grommelait entre ses dents « Quel casse bombons ! » et il laissa apparaître sur son visage un brin de ce qu'il pensait.

Le diacre voulut conclure : « C'est injuste, parce que l'Inquisition nous traite comme des hérétiques. Nous ne sommes pas comme les cathares... » il se tourna vers Odon de Bologne et ajouta, « ... je ne pense pas vous offenser en disant cela. »

« Non... » déclara sèchement le parfait, « Nous sommes tranquilles, nous savons que les Saintes Écritures et l'Évangile sont avec nous... En dehors de notre foi, il n'y a que les ténèbres du Démon. Ceci ne veut pas dire... » et il envoya un sourire de condescendance vers les deux adeptes de Valdès, « ... que tôt ou tard vos âmes prisonnières dans vos corps ne se libéreront pas. Assûrément dans une prochaine incarnation. »

« Et mon âme pour se libérer, combien d'incarnations devra-t-elle subir ? » demanda Boccaderospo, irrévérencieux.

Le parfait eut un air mi-interloqué mi-furieux. Fra Giacomo se hâta d'intervenir.

« Si tu ne t'arrêtes pas, dans sept générations. Et ton âme s'incarnera certainement d'abord dans un serpent. »

Un petit rire parcourut le groupe. Bellotto regarda de bas en haut l'ouvrier de l'arsenal et fit ce commentaire : « Même en serpent tu ne serais pas gras... »

Trappa attira alors l'attention du frère en agitant la main.

« Fra Giacomo... »

« Dis-moi... »

« Je pense que... les hérétiques, oui... en somme » On voyait que Trappa n'avait pas une grande habitude de parler en public.

« Voilà... » il se tourna vers les vaudois et les cathares, « Je crois que vous avez donné trop d'illusions aux pauvres. Vous avez promis la voie de la rédemption et du salut éternel pour leurs âmes mais pour leurs corps, vous n'avez rien fait. Beaucoup de paroles sur la pauvreté volontaire, sur la communauté évangélique, et après ? Un peu de charité, un peu d'aide et c'est tout... Oh, vous vous aidez entre vous, c'est sûr, mais les autres ? »

« La faim obligatoire pour les autres ! » répondit pour lui Boccaderospo avec conviction.

« ... Exact ! » continua Trappa, encouragé par l'attention que ses paroles avait rencontré auprès de l'ouvrier de l'arsenal, « Je viens de la Marche et là les gens deviennent fous à cause de la faim. Sans parler de tous ceux qui n'ont pas de travail ; pour eux la misère est la compagne de tous les jours. Mais ceux qui travaillent ? Pour le moindre incident, ils sont bastonnés par les maîtres. Leur salaire, ils doivent l'attendre des années même. Souvent au lieu d'argent, ils sont payés avec du mauvais pain. Et ils sont payés une misère ! Et puis ils vivent dans des masures misérables... C'est pour cela, par désespoir, et non parce qu'ils sont mauvais, qu'ils se mettent en bandes de vagabonds pour mendier ou pour voler. Alors ils sont massacrés sans pitié, comme c'est arrivé il y a un an à Padoue... Et s'ils essaient de s'opposer aux abus des patrons et de s'organiser en ligues, les maîtres entrent dans leurs maisons et fracassent leurs métiers à tisser en représailles... Je l'ai vu moi... Et vous que faites-vous ? Vous les embobinez avec des tas d'illusions. Et vous parlez d'apocalypse et de fin du monde. Les prophètes, hélas, pullulent autour des pauvres ! Mais il nous faut bien autre chose ! »

« Bien sûr ! C'est la violence qu'il nous faut ! » cria presque Boccaderospo en esquissant le geste de se lever.

« Calme-toi, tu es fou ! Ce n'est pas en criant que nous pourrions convaincre les gens de lutter pour les délivrer de la misère. Ni même avec des rebellions désorganisées comme à Padoue. On s'est retrouvé ici... »

« Les pauvres ne peuvent plus attendre que quelqu'un leur dise quoi faire et comment ! C'est le moment qu'ils prennent eux-mêmes leur sort entre leurs mains » intervint l'ouvrier de l'arsenal en interrompant le frère. Il était maintenant debout et après avoir fait un tour du regard, il avait fixé ses yeux dans ceux de Pungiluppo.

« Je suis d'accord avec toi » essaya de l'arrêter fra Giacomo, « mais si les signes du ciel ne sont pas favorables, l'homme seul ne peut guère agir. C'est la providence... »

« La providence jusqu'à maintenant a toujours été du côté des riches ! »

« Mais, Boccadelupo, si tu continues à m'interrompre comme ça, on n'arrivera pas à finir... Et puis tu as tort... »

« Je m'excuse, fra Giacomo... »

« Je comprends ton exaspération mais ce sont les hommes mauvais, corrompus par leur cupidité qui vous tourmentent... La vérité c'est que Dieu

nous a laissés libres de commettre le péché et beaucoup semblent aujourd'hui éprouver plus de plaisir à faire le malheur des autres que leur propre bien. Ils semblent comme devenus fous. Mais les temps sont mûrs pour un grand changement. Les bons lèvent la tête de plus en plus haut, se reconnaissent entre eux et échangent des signes d'entente. C'est toi qui me le dis... Et des signes, le ciel nous en envoie aussi. Il faut avoir confiance dans la Providence, Boccaderospo ! Et il faut savoir interpréter ces signes. Aujourd'hui des milliers d'écrits prophétiques passent de mains en mains... Pourquoi ? Parce que nous nous approchons de plus en plus des temps de l'apocalypse. L'avènement de l'ère de l'esprit est proche. Peut-être verrons-nous apparaître l'Antéchrist... »

« Si seulement ! »

« Boccaderospo ! Mais alors, tu ne veux rien comprendre ! »

« Pire que maintenant, ça ne peut pas l'être ! Si des temps nouveaux viennent ensuite... Il suffit que l'Antéchrist ne soit pas de la même pâte que le clerc Opicino qui déambule souvent dans l'arsenal avec une tête de désespéré parce qu'il est né le 24 décembre et il croit pour ça qu'il est lui, l'antéchrist : ante Christum. »

Fra Giacomo ne savait s'il devait se fâcher ou rire de la sortie de l'ouvrier de l'arsenal et il allait répondre quand intervint Bellotto. Il avait l'air agacé bien qu'il n'ait pas le courage de regarder directement en face fra Giacomo : « Mais en somme, que voulez-vous ? Montrer lequel d'entre vous est le plus brave à lire la Bible ? Mon Père, je ne comprends plus la raison pour laquelle vous avez tant insisté à faire cette réunion ici, chez moi. »

Fra Giacomo fit un geste de désappointement : « Je n'ai pas su m'expliquer... »

« Oh non, vous vous êtes très bien expliqué. Sauf que nous voulons d'autres choses que les vôtres » répliqua Bellotto.

« Je ne crois pas... » objecta fra' Giacomo.

« Les vôtres peut être pas, mais celles de tous ceux qui ici parlent d'esprit, de pauvreté, d'Écriture Sainte, je pense vraiment que oui » lui répondit le marchand, « Nous voulons – corrige-moi, Pungelupo si je me trompe- des possibilités de travail pour les petites gens - et maintenant je me mets parmi eux moi aussi - moins de parasites sur le dos, le pain bon marché et un salaire juste pour celui qui sue de l'aube au coucher du soleil. Vous ? Vous n'êtes que des mécontents, des rebelles par vocation et vous désirez des choses que... voilà... vous n'avez que dans la tête. »

« Mais comment pensez-vous arriver à tout cela sans le secours de Dieu ? Sans interpréter correctement sa volonté ? » demanda Fra Giacomo.

« De Dieu, on ne veut pas s'en passer mais de l'Église, si » intervint vite Boccaderospo, « Dieu est avec nous, pas besoin de prophètes ou d'hérétiques. Ce n'est pas pour rien que vous nous appelez les pauvres 'le peuple de Dieu'... Comprenez-vous enfin que nous sommes des esclaves ? Les armateurs nous menacent nous ouvriers de l'arsenal de préférer des chantiers privés pour

baisser encore davantage nos salaires. Les impôts et les enrôlements nous tombent presque tous dessus... »

« Et nous, les petits artisans des Corporations des Arts Mineurs... » poursuivit Pungiluppo, que la véhémence de l'ouvrier de l'arsenal encourageait à parler, « comme celle de mon père qui est un pauvre innocent, nous sommes les otages des marchands et des maîtres des autres corporations vues d'un meilleur œil par le dogat ! Toutes les vexations sont permises pour nous. »

« Oui, vous êtes aussi dans la caravane de la misère ! » s'exclama Boccadirospo, « Pauvre peuple vénitien ! Toute la commune est désormais entre leurs mains. Et il n'y a plus personne à qui demander justice. Mais nous, nous la voulons ! »

Bellotto le regarda d'un air interrogatif : « Et comment ? »

« Mais parce que nous nous sommes laissés tromper par leurs promesses que lorsque le commerce aurait repris en grand, nous aurions dû avoir, nous aussi, notre récompense ; que lorsque l'empire latin serait revenu entre nos mains... ; que lorsque Gênes serait enfin vaincue... ; que lorsque Ferrare serait passée de notre côté... ; et ainsi de suite. Et nous n'avons jamais rien obtenu. Mais ils ont raison, eux. Avec quatre sous, ils nous ont divisés, en achetant les plus rusés et les plus malins d'entre nous. Le voilà notre malheur : c'est que nous ne sommes pas unis ! Et contre ceux qui résistent, ils ont inventé une kyrielle de punitions et de tortures parmi les plus raffinées qu'on puisse imaginer. Oh, ils savent bien comment t'humilier ou te glacer l'esprit de peur ! Il faut tout changer... »

« Mais que voulez-vous ? J'aimerais vraiment le savoir » cria presque Piero Tinto.

Dès les premières paroles de l'ouvrier de l'arsenal, une sorte de peur lui faisait froncer le front et écarquiller les yeux. « ...Vous ne pourrez quand même pas bouleverser tout l'ordre séculaire des choses parce que ça ne va pas bien à Venise en ce moment ! Nous en pâtissons tous, pas seulement vous... »

Boccadirospo fit un petit rire amer, son regard passant du frère à l'artisan : « Vous avez peur, hein ? »

« Mais l'homme ne vit pas seulement de pain. Les besoins de l'esprit doivent être bien plus importants ! » s'exclama Bernardino.

Boccadirospo s'arrêta et hésita un instant comme s'il éprouvait du regret à critiquer les belles illusions du jeune homme. Puis en haussant les épaules, il se lança, parlant davantage pour les autres que pour le jeune pénitent : « Ecoute-moi, Bernardino. Qui sont les hérétiques et tous ceux qui critiquent l'Eglise, l'Evangile à la main ? Est-ce les artisans, les marchands, les nobles ou le peuple ? Réfléchis... Même si un artisan se fait attraper par les inquisiteurs et finit brûlé ou se promène, nu, en se flagellant, ses ouvriers restent catholiques. Et puis, comment se fait-il que les nobles, c'est à dire ceux que vous appelez les gibelins donnent leur appui aux hérétiques ou à vous qui vous réclamez de François ? Mais c'est simple ! Parce que vous n'êtes pas la plèbe et vous ne

faites pas peur ! Et nous, pauvres ouvriers, nous avons d'autres soucis. Raisonne encore... Les Magistratures de la Commune sont tolérantes envers les hérétiques et les franciscains rebelles. Comment donc ? Parce que vous leur servez pour faire peur à l'Eglise quand elle devient trop avide ou parce qu'avec vos belles histoires vous détournez le pauvre peuple de son véritable intérêt. »

« Tu exagères, Boccadirospo ! Et tu le sais... » intervint fra Giacomo irrité, « Nous ne racontons pas d'histoires comme tu dis, mais nous essayons de faire comprendre au peuple le sens de la vie : ce que Dieu veut de nous et quelle est la voie du salut pour tous. »

« Oui, peut-être. Mais sans le peuple, vous ne ferez jamais rien. »

« Mais en somme, vous voulez agir seuls ? » demanda fra Giacomo, perdant patience parce qu'il voyait que la réunion lui échappait. Et c'est pour cela qu'il mit une grande violence dans ses paroles : « Les pauvres ne peuvent obtenir justice et défendre leurs droits s'ils n'ont pas quelqu'un qui les éclaire. Et puis Bernardino a raison : s'il y a une voie pour notre salut, c'est celle-là que nous devons prendre tous ensemble. »

« Si c'est pour obtenir ce que nous avons dans la tête, on peut se débrouiller tout seuls » répliqua l'ouvrier de l'arsenal, « Nous, on ne veut pas du paradis sur terre. On se contente d'avoir aussi nos représentants au gouvernement de la ville ; nous voulons briser le monopole des grands marchands » et là il échangea un regard d'intelligence avec Bellotto, « ... Nous voulons la possibilité de travailler pour tous et libérer les ouvriers de la tyrannie des Corporations » et là, mi-embarrassé, mi-arrogant, il regarda l'artisan, « ... punir ceux qui nous affament en cachant les vivres pour les rendre plus chers ; mettre en prison les usuriers. Et ce n'est pas avec des prêches qu'on l'obtiendra. »

« Et comment pensez-vous obtenir tout cela ? » demanda fra Giacomo sarcastique, « Avec les fêtes sur les places, les concours d'arbalètes, les combats aux poings, les régates de bateaux ?... Et toutes ces autres choses derrière lesquelles vous vous perdez ? »

Mais comme il voyait que Boccadilupo n'était vraiment pas content, il se hâta d'ajouter : « Voilà, hélas, l'ավիւսսեմենտ ուն քան ինչ որ պէտք ունի ունի ունի » et pour ne pas le cabrer à nouveau, il ajouta : « ... et de leurs corps, ont réduit les hommes du peuple ! »

Il resta un instant en suspens, s'efforçant de prendre le ton le plus convainquant qu'il put et il poursuivit : « Mais j'ai une proposition à vous faire à vous tous, qui pourrait aller au devant des espoirs et des justes doléances que j'ai entendues s'exprimer ici aujourd'hui. Je vous ai convoqués ici justement pour vous la... »

Bernardino intervint encore.

« Aucune proposition ne peut être valable si elle ne tend pas à réaliser l'idéal communautaire ! »

« Ça suffit maintenant, Bernardino ! » hurla fra Giacomo.

Le jeune homme l'interrompit à nouveau :

« Les premiers chrétiens, comme c'est écrit dans les Actes des Apôtres avaient réalisé justement ceci : 'omnes qui credebant erant pariter et habebant omnia communia' (Tous les croyants étaient égaux entre eux et avaient tous leurs biens en commun)... »

« Cela suffit, te dis-je, Bernardino ! »

Bernardino, surpris prit un air contrit et incrédule et se tût.

Pietro Tinto profita de son silence pour dire, sentencieux : « Moi aussi, je n'approuve pas la communauté. Chacun doit être maître et responsable de sa propre vie. Il y a l'actif et le paresseux... Une seule règle : Chacun doit vivre de son propre travail. »

Giacomo essaya de venir en aide au jeune homme. « Bernardino, tu sais combien j'approuve votre expérience. Seulement, San Lorenzo n'est qu'une île. Vous n'êtes pas nombreux. Dans une ville, ce serait très difficile. Je te l'ai déjà dit... »

Bernardino lui fit un sourire reconnaissant.

« Je pense à un monde où tout sera en commun. Mais pas faussement comme à San Lorenzo. »

« Même les femmes en commun ? demanda un peu moqueur le fils du cotonnier.

Bernardino s'enflamma complètement.

« Tu ne comprends rien à l'amour. La pureté et la beauté qu'il y a à se sentir au service d'une dame... »

Alors, après être resté silencieux un petit moment, le parfait cathare, les yeux pointés sur Giacomo, ignorant les trois jeunes gens, s'exclama d'une voix presque stridente : « Le sexe est péché ! Le plus grand de tous. C'est l'appât du Démon ! »

« Oui, oui » admit le frère, avec l'esquisse d'un rire sur les lèvres, immédiatement caché.

Le disciple de Valdes proclama tout de suite avec fougue :

« Notre modèle doit être la défense de la famille. L'amour conjugal, le respect réciproque, le soin des enfants, la protection des vieux... voilà les vrais idéaux... »

« Tout est possible pour qui a de l'argent pour le faire ! » commenta Boccadirospo, comme s'il concluait à voix haute ses amères considérations.

« Nous devons revenir à l'Évangile avant tout. Nous devons faire pénitence » insista Bernardin.

« Retour à l'Évangile, pénitence » Fra Giacomo s'efforça de reprendre le fil de la discussion en main, « Ce sont toutes des choses justes, mais je crois que le but principal pour nous tous en ce moment, c'est de contribuer à créer les conditions du renouvellement. Et cela je pense, hélas, que nous ne l'obtiendrons pas sans avoir recours à la violence... » il se tourna vers le jeune homme pour l'impliquer, « ... n'est-ce pas Bernardino ? »

« Hélas ! » soupira le jeune pénitent, « Sans une juste violence, nous n'obtiendrons rien. Il faut savoir utiliser même des armes en faveur des pauvres. C'est là une des raisons de notre désaccord... » il jeta un coup d'œil à Trappa « avec la communauté de San Lorenzo... Ils devraient être prêts à défendre leurs conquêtes même avec les armes, si nécessaire et au contraire... J'ai quitté l'île justement à cause de cela et maintenant je suis un rebelle et probablement en péché mortel parce que j'ai rompu mes vœux d'obéissance. »

Trappa, encore trop fort, d'une voix de stentor s'exclama : « Nous la défendrons nous avec les armes ! »

« Bien dit ! » approuva Boccadirospo.

Dans le brouhaha qui avait suivi l'affirmation de Trappa se leva la voix du marchand Bellotto, « Allez, fra Giacomo, au point où nous en sommes, il ne manque que vos propositions. Comme ça, on entendra enfin aussi les idées d'un disciple de Dolcino. »

Le marchand adressa au frère un sourire plein d'allusions mais quand il vit son air agacé, il se repentit des paroles qu'il venait de dire.

« ... Je voulais dire. »

« Cela n'a pas d'importance ce que vous vouliez dire, marchand... » Fra Giacomo s'était tout de suite repris, « Je n'ai jamais caché mes sympathies et mon estime envers fra Dolcino. Même si je n'ai pas accepté certaines thèses hérétiques des apostoliques. »

« Et pour Gherardo Segarelli, vous éprouvez de la sympathie ? » demanda sur un ton provocateur Piero Tinto.

« Aussi. Pourquoi pas ? Pauvre Segarelli ! Si dénigré par les Ordres Mineurs avec en tête ce malin de Salimbene ! Une vie vécue de manière exemplaire, en suivant l'Évangile. Ce n'était pas des hérétiques, croyez-moi, maître ! Même si à beaucoup, lui et ses disciples pouvaient paraître étranges et leur vie désordonnée, ils avaient un grand idéal : être parmi les gens, pratiquer la pauvreté, prêcher la pénitence comme les apôtres... Eh ! L'Église officielle a fait une grande faute en l'envoyant au bûcher ! »

Frère Uberto fit un geste d'assentiment.

« Mais Dolcino n'était-il pas un sanguinaire ? » se manifesta Antonio Verde , l'aubergiste.

Dès qu'il vit le regard féroce de fra Giacomo, il ajouta cependant sur un ton d'excuse : « Je l'ai entendu dire. »

« Vous voyez, le grand tort de fra Dolcino, aux yeux de beaucoup, c'est d'avoir accueilli dans ses rangs des serfs en fuite, des paysans et des pauvres de toutes sortes, ils étaient quatre mille avec lui dans les montagnes. Avec nous, il y a seulement des artisans et des petits propriétaires : d'un champ, d'une maison, d'un métier. De quelque chose en somme. Et puis... »

Il s'arrêta et on voyait qu'il ne savait pas s'il allait continuer ou non.

« Et puis ? » demanda avec un intérêt impatient Boccadirospo

« Et puis... » se décida fra Giacomo, « il est le seul qui a eu le courage de combattre et de mourir pour son idéal et pour obéir à la prophétie... »

« C'est vrai ! » constata enthousiaste l'ouvrier de l'arsenal, « ce Dolcino me plaît vraiment ! Si un jour certaines idées me passent par la tête, je me fais apostolique ! »

« Mais qu'est-ce que tu dis ! » le rabroua fra Giacomo « Tu as envie de te faire brûler tout de suite ? Tu ne sais pas que très peu d'apostoliques s'en sont sortis ? Bien qu'ils ne soient pas des hérétiques, l'Eglise romaine, dès qu'elle les prend, les envoie immédiatement au bûcher. Sais-tu pourquoi ? » et il regarda autour de lui, « parce que Segarelli leur a appris de refuser toutes les hiérarchies ecclésiastiques ! Il n'a jamais voulu être considéré comme le chef d'une nouvelle Eglise... Il disait toujours : on peut prier Dieu même dans un bois. Et ceci, au regard du clergé régulier, est le plus grand des péchés... Et la fin qu'ils ont réservée à Dolcino ! » la voix de fra Giacomo, peut-être contre sa volonté, s'était brisée, « Je l'ai connu quand il prêchait dans les petits villages près de Trente. C'était un homme profondément bon et religieux... Il disait à ses disciples : faites-vous appeler minimes et non mineurs. »

« Comment se fait-il donc qu'avec toutes ces sympathies vous soyez encore dans l'ordre ? l'interrompit Antonio Verde.

Fra Giacomo secoua le tête et ferma un instant les yeux comme pour en chasser les souvenirs. IL regarda longuement l'aubergiste et fut convaincu qu'il n'y avait aucune méchanceté dans sa demande.

« Peut-être sans le vouloir, Antonio, vous avez bien contribué à notre réunion d'aujourd'hui, en me posant cette question. La réponse au pourquoi je suis encore dans l'ordre des Mineurs vient juste derrière la proposition que je veux vous faire. Même si je ne sais plus si c'est vraiment opportun que je commence à en parler après tout ce que j'ai entendu de votre part... A un certain moment j'ai vraiment eu l'impression de me trouver dans un concile ! »

« Vraiment ? » s'exclama, presque irrité Bellotto.

« Certainement ! Même si je pense qu'aujourd'hui nous avons discuté entre nous avec plus d'ardeur et de bonne foi que ne l'on jamais fait les prélats de tout ordre dans leurs conciles. Pharisiens ! Mais laissons-les à leurs misérables intrigues. Parlons plutôt de nos affaires... Ecoutez-moi... » il regarda un à un les dix hommes assis autour de lui, pour être bien sûr de leur attention, « Je me suis convaincu d'une chose aujourd'hui. Que tous ceux qui sont présents sont persuadés que la situation à Venise est devenue pour cents raisons insupportable. Et quels que soient nos objectifs, il est avant tout nécessaire de se débarrasser de ceux qui nous gouvernent aujourd'hui de manière si despotique et si injuste. Après, mais seulement après, nous pourrons aussi nous confronter et discuter entre nous pour affirmer nos idées. Etes-vous d'accord ? »

« Votre début est très habile » dit le marchand avec un peu d'admiration mais aussi avec un peu de l'ironie de celui qui croit avoir compris tous les sous-entendus d'un discours. « Maintenant venez-en à l'essentiel. »

« Bien » dit alors le frère « Cette situation nous a indigné non seulement nous mais aussi nombres de personnes qui ont eu et ont encore un grand prestige et de grandes responsabilités au gouvernement. Ce sont des familles qui ont donné des doges et des magistrats renommés à la Commune... De plus, la situation a maintenant persuadé beaucoup de petits marchands et un grand nombre d'artisans et d'hommes de mer... Et c'est ainsi que, pensée presque par une centaine de personnes de manière indépendante, est née spontanément l'idée d'organiser un soulèvement ou, si vous préférez, une conjuration qui, encouragée par le peuple, contraigne ceux qui se tiennent étroitement autour du Doge et se comportent en tyrans... »

« Alors il s'agit de cela ! » s'exclama Boccadirospo qui faisait une tête mi dégoûtée et mi amusée devant l'éloquence précautionneuse de curé de fra Giacomo.

« Oui, il s'agit de cela ! » insista alors avec emphase le frère et il éclaircit sa voix, presque étonné lui aussi du ton qu'avait pris son discours, « Je vous ai appelés ici justement pour connaître votre avis et s'il est opportun ou non que nous y participions. Il n'est pas important que je vous donne aujourd'hui les noms de ceux qui sont entrain d'organiser cette émeute. Je ne les considère que comme des instruments de la Providence. Mon raisonnement est ceci : s'ils arrivent à prendre en main le gouvernement, les conjurés renversent tout, c'est sûr, et restaurent nombre de ces anciennes ordonnances qui garantissaient le respect de la justice et donnait à presque toute la population la possibilité de se procurer du pain. Maintenant, pour faire cela, ils ont besoin du peuple et de nous qui savons parler au peuple et le persuader. Il y aura plus de pain, plus d'occasions de travailler... » et il regarda expressément Boccadirospo, pour lui faire comprendre que c'était là, la réponse aux besoins des gens de son milieu, « ... mais surtout plus de liberté de prêcher et d'évangéliser. Et chacun de nous ... » et il regarda d'abord les hérétiques puis Bernardino et fra Uberto, « ... pourra prier Dieu et l'enseigner à sa manière avec beaucoup plus de sécurité qu'il ne peut le faire maintenant. »

« Vraiment ? » La voix du parfait cathare brisa le silence où tous avaient écouté le frère.

« J'espère que oui, de toutes mes forces » lui répondit rapidement fra Giacomo pour reprendre son discours : « Dieu nous enseignera sûrement le voie pour arriver à transformer la société en cette communauté évangélique en laquelle nous croyons nous tous, même si c'est de manière différente... Je sens qu'on nous a donné une mission : donner un sens religieux à cette conjuration. Elle le sera certainement. Et c'est une bonne chose parce que son organisation donnera une direction et une discipline aux explosions de violence peu réfléchis, même s'ils sont louables en eux-mêmes, qui se répandent çà et là en

ville. Ce n'est pas que je les condamne... » et il sourit aux trois jeunes qui avaient un air affligé et amer à l'écouter, « ... mais c'est trop dangereux. Il vaut mieux unir toutes nos forces et enlever la conjuration des mains des aristocrates et des marchands, qui veulent s'en servir pour leurs ambitions et leurs intérêts. Me suis-je bien fait comprendre ? » il fit de la main le geste de quelqu'un qui tire quelque chose vers soi et conclut : « Alors qu'en pensez-vous ? S'i vous plait, dites-moi sincèrement ce que vous en pensez. Peu importe ce que c'est, pourvu que les choses soient claires entre nous. »

Un silence général suivit la fin du discours. Il y avait un peu d'indécision chez tout le monde, accentuée par des traînements de pieds et quelques toussotements. Les uns se regardaient en face, attendant que ce soit un autre qui se mette à parler. D'autres, surtout les hérétiques, s'interrogeaient entre eux, avec des regards muets.

Le premier à se décider à prendre enfin la parole, ce fut l'artisan Pietro Tinto. Il toussa embarrassé, mais pour réclamer aussi l'attention des autres et s'adressa avec un certain malaise à fra Giacomo : « Il est vrai que vous avez posé une question bien précise... Ce n'est cependant pas une décision qu'on peut prendre à la légère... Je verrai... Je parlerai avec mes confrères. »

« Je vous en prie » l'interrompit Giacomo, « On vous a appelé ici en ayant confiance en votre loyauté. Je ne voudrais pas... »

« N'ayez crainte. Si je parle, c'est seulement avec des gens sûrs. Le fait est cependant que... » il resta un moment hésitant, « ... nous sommes convaincus que les moyens pour améliorer l'esprit sont le pénitence et pour changer le gouvernement, ce sont les processions. »

« Les processions ? » On ne savait pas si Boccadirospo était plus ahuri ou amusé.

Avec suffisance, l'autre continua : « A Bologne et en beaucoup d'autres endroits, nous avons obtenu par ce moyen la pax civile et le repentir de nombreux despotes et de nombreux usuriers. C'est difficile de résister quand pendant des jours et des jours une foule dévote de flagellants entoure en procession ta maison en chantant des laudes. »

« Mais à Venise ? Serait-ce possible ? Nos gouvernants se comporteraient bien pire que les Pallavicini de Milan qui, il y a des années ont dressé des potences sur la rue par où arrivaient les flagellants ! » lui répliqua fra Giacomo.

Boccadirospo lui fit à son tour un geste de dérision de la main et lui demanda amusé : « Vous les voyez vous, les ouvriers de l'arsenal se flagellant dans les rues de Venise ? Moi, pas. »

Alors, allez-y ! » répliqua l'artisan en colère, « En ce qui me concerne, je trouve ces propositions trop hasardeuses » et il se barricada dans une attitude dédaigneuse.

Un nouveau silence suivit, plein d'embarras. Ceux qui, d'après les propos qu'ils avaient tenus devaient accepter les propositions du frère, se taisaient, regardant alentour et attendant s'il pouvait arriver quelque nouvelle surprise.

Voyant tous les autres silencieux et leurs yeux qui fuyaient les siens, fra Giacomo essaya alors de forcer la main à quelqu'un. Et il commença par les deux pauvres de Lyon : « Diacre Raimondo, alors que me dites-vous ? »

Directement interpellé, l'air anxieux, il jeta un regard à son socius, puis commença à dire d'un ton onctueux : « J'ai peur, fra Giacomo, de devoir vous donner une réponse négative. Nous ne pouvons adhérer à aucune conjuration, parce que la seule chose que depuis toujours nous avons décidé de demander au pouvoir politique, c'est d'être protégés. Tout changement violent est loin de notre mentalité. Les' pauperes Christi' veulent être défendus des abus de l'Eglise officielle et en particulier du Pape. Quant au reste, nous ne voulons nous prononcer sur aucune forme de gouvernement. »

« Même sur ceux des tyrans ? » demanda fra Giacomo

« S'ils sont cruels et sanguinaires, non. Mais il faut un pouvoir coercitif contre les corrompus, parce qu'autrement il n'y aurait plus de sécurité entre les hommes. »

« Eh bien, bravo pour mon pauvre Christ ! Et qui décide celui qui est un corrompu ? » lui demanda Boccadirospo, méprisant.

« Mais... les lois... De toute façon notre devoir n'est pas de changer la société, mais de prendre soin du salut des âmes. »

« Et en attendant, les pauvres meurent de faim ! » commenta, sarcastique, Pungilupo, « et nous les petits artisans, nous sommes ruinés. »

« Le corps n'est pas tout ! » s'exclama avec emphase l'aubergiste.

« Ah, quel homme vertueux ! J'aurais envie... » Pungilupo se mit debout, ouvrant et fermant ses mains et regardant droit dans les yeux Raimondo.

« Calme-toi, Pungilupo ! Et vous tous, respectez les idées des autres. » imposa fra Giacomo. S'adressant ensuite au diacre, il dit : « C'est bien, j'ai compris. On ne peut pas compter sur vous... Et toi, Boccaderospo, si diligent à défendre des misérables, qu'as-tu à dire sur ma proposition ? »

« Oh, vous vous adressez finalement à qui a envie de vous donner raison ! » dit l'ouvrier de l'arsenal, en regardant Pungilupo mais effleurant aussi du regard Trappa, « il y a un moment que nous voulons prendre les armes et donc votre proposition ne nous prend pas au dépouvu. »

Fra Giacomo l'interrompit en levant la main et lui demanda sur un ton très intéressé : « Mais qui sont ces "nous" ? »

« Qui ? Nous sommes nombreux. Vous vous souvenez de Marin Bocconio et des mille trois cents ? Non, peut-être pas vous ; vous n'étiez pas ici, à ce moment là. N'est-ce pas ? On les a tous pendu. Ceux qu'on a pris, naturellement. Et depuis, beaucoup d'entre nous se préparent en silence. Ils tissent des liens entre eux, ils s'arment. Eux le savent et sont vigilants, prêts à tout... »

« Je savais que la révolte se répandait dans Venise et que de temps en temps il y avait des actions sanglantes, mais qu'il exista une vraie organisation... » murmura fra Giacomo.

« Non, ce n'est pas cela. En ce moment le peuple agit seul, spontanément. Comme du reste il a toujours fait. Sauf qu'il y a ceux qui savent interpréter leurs besoins et être proches de leurs idées... Sans vouloir en être lui, le guide »

Voyant les nombreux visages stupéfaits, l'ouvrier de l'arsenal se laissa aller à un bref éclat de rire.

« On a dit que la conjuration de Bocconio a été une affaire de riches et d'aristocrates. Il se peut qu'elle soit apparue comme cela ou qu'on ait eu intérêt à la faire apparaître comme telle. Je sais que beaucoup d'entre nous ont tapé sur la porte du Palais. C'est justement parce que nous ne voulons pas toujours agir seulement comme des interprètes du peuple et ne pas nous imposer à lui que nous avons quelques doutes à vous donner notre appui pour cette nouvelle tentative... Biaiam... »

Le visage de fra Giacomo prit un air interrogatif. L'ouvrier de l'arsenal fit un sourire. « Ne vous étonnez pas si je connais ce nom ! Le peuple a de longues oreilles et les renseignements, soutirés avec patience et astuce, courent vite en dehors des palais à travers les rues et sur les places... De toute façon, soyez tranquilles ; malgré nos doutes, nous avons pensé qu'il convient d'être avec vous pour le moment. Les grands marchands, les maîtres artisans et les aristocrates du parti des Gradenigo, avec hélas, tous ces idiots qui sont à leur suite par servilisme ou par calculs mesquins, nous haïssent... Mieux vaut pour l'instant être avec ce que... »

Fra Giacomo le fusilla du regard et l'ouvrier de l'arsenal d'un geste complice, s'arrêta immédiatement.

« Je disais qu'avec ceux-là, qui promettent tant de choses... Nous verrons... De toute façon, sachez que dès maintenant nous nous engagerons tous loyalement pour la réussite de la conjuration. ; après, gardez bien présent qu'ils nous ont tout pris, et depuis longtemps. Nous, nos enfants et nos femmes nous comptons moins pour eux qu'une de leurs bêtes. Ils doivent tout payer ! »

Boccarderospo avait tellement élevé la voix au fur et à mesure qu'il parlait que Bellotto lança un coup d'œil inquiet vers la porte : « C'est le troisième qui se met à hurler... Parlez doucement. Vous voulez me voir pendu entre les deux colonnes ? »

Le silence obtenu, il prit un air sérieux comme s'il devait passer un examen et il s'adressa à fra Giacomo.

« J' imagine que maintenant c'est mon tour. »

« Allez-y. »

« Comme vous le savez déjà d'après ce que nous nous sommes dit même récemment, je suis avec vous. Et je m'engage loyalement à vous soutenir avec le peu de moyens que j'ai. J'espère seulement qu'on ne fera pas tout pour satisfaire les ambitions des uns ou à l'opposé seulement les besoins du peuple. Qu'il y aura aussi quelque chose pour les petits marchands !... Et puis je veux dire que je ne suis pas d'accord avec Boccarderospo et son ami sur un point. Si tant de maux et de misères frappent maintenant Venise, c'est parce que nous

avons oublié le mode de vivre en chrétiens. C'est pourquoi je pense qu'il ne suffira pas de chasser Gradenigo et les autres mais qu'il faudra être meilleurs et plus honnêtes avec les autres comme l'ont bien dit fra Uberto et Bernardino. »

« Bien » commenta satisfait fra Giacomo, « parfaitement d'accord. »

Il se tourna ensuite vers les deux hommes que venait de citer le marchand : « Et vous, que dites-vous ? »

En tournant les yeux, il s'aperçut qu'il avait oublié Trappa et il s'adressa tout de suite à lui : « Et toi, même si tu es ici sans invitation, tu as quand même le droit de donner ton avis... surtout après ce que tu as fait hier... » Et il lui fit une courbette.

Bernardino et Trappa s'interrogèrent des yeux et le dernier fit signe au premier de parler pour eux deux.

« Vous avez bien tout dit fra Giacomo : après ce qu'on a manigancé hier soir. Il me semble que cela explique tout. Voilà, jusqu'à maintenant, nous avons agi seuls, comme des désespérés. Maintenant on va essayer de se mettre d'accord avec vous sur ce qu'il faut faire. Cela ne change pas beaucoup pour nous... » Bernardino parlait vite comme d'habitude. Il se tenait la tête droite et lustrait sa robe de ses doigts. Trappa suivait ses paroles d'un regard presque d'adoration., « ... mais... Vous ne pourrez quand même pas nous empêcher complètement de faire ce que nous sommes entrain de faire. Nous avons quitté San Lorenzo et nous vivons cachés et traqués parce que nous croyons que le monde a besoin de témoignages. Et nous voulons lui en donner. Nous voulons montrer combien est néfaste mais fragile aussi le pouvoir des méchants, en commençant justement par ici, par Venise. »

Boccarderospo secoua la tête mais n'arriva pas à cacher complètement son admiration : « Faites attention, ne risquez pas inconsidérément votre vie. Prenez conseil maintenant auprès de nous... S'il vous plaît ! » et soudain l'ouvrier de l'arsenal parut perturbé.

Fra Giacomo regarda longuement les deux jeunes puis, presque à contre cœur, il les quitta du regard et se tourna avec un signe muet et interrogateur vers frère Uberto. Celui-ci tournait la tête de ci et de là, ne sachant pas bien comment commencer. Lui aussi paraissait intimidé : « Giacomo... Tu sais ce que je pense. C'est sûr que tu n'as jamais été aussi clair qu'aujourd'hui... Je ne peux que vous appuyer de l'extérieur. Mais ne me demandez pas de prendre les armes, étant moi un frère de la pénitence qui suit la règle de François. Je comprends très bien que la corruption de l'Eglise et les injustices des puissants doivent être punies, mais... »

Fra Giacomo prit un ton patient : « Je connais et respecte tes doutes Uberto. Mais je veux te rappeler que la règle des pénitents dit : « Impugnationis arma secum fratres non deferant, nisi pro defensione christianae fidei » (ils ne portaient pas sur eux des armes offensives, sinon pour la défense de la foi chrétienne) S'il ne s'agit pas maintenant de combattre pour un idéal chrétien de vie... »

« Je sais, je sais... » répondit d'un air angoissé frère Uberto, « mais ne me demandez pas de prendre les armes. Je ne peux pas ... je ne peux pas... »

« C'est bon » accepta alors fra Giacomo qui ensuite sur un ton ironique s'adressa eux deux cathares.

« Il ne reste que vous... »

Le parfait Odon, qui avait eu le temps de préparer avec soin sa réponse, commença tout de suite de sa voix détachée et tranquille : « Aujourd'hui j'ai écouté avec attention nombre d'avis et suivi nombre de raisonnements. Pas tous faux, en vérité. Mais que tous croient pouvoir changer le monde par la violence les rend tous complètement inacceptables. La vraie lutte que nous devons mener est celle de libérer les âmes de leur prison charnelle et d'abandonner ce monde à son irréalité. Le Christ a dit aussi : « J'ai été envoyé pour les troupeaux seulement de la maison d'Israël qui sont perdus. »

« Mais Jésus s'est battu contre les marchands du temple... » réussit à glisser Boccaderospo.

Cette fois non plus le parfait ne l'entendit pas ou fit semblant de ne pas l'avoir entendu, car il continua : « Et pourquoi devrions-nous combattre pour changer un monde qui n'est pas le nôtre ? C'est seulement à la fin des temps que toutes les âmes seront sauvées et que ce monde mauvais disparaîtra dans le néant. Maintenant c'est clair, fra Giacomo pourquoi nous ne pouvons pas adhérer à votre conjuration ; C'est une de ces nombreuses voies inutiles... » et le parfait ouvrit ses bras en un geste désolé en regardant le frère avec un grand soupir.

Fra Giacomo allait répliquer âprement et en fait il avait déjà levé les bras dans une attitude polémique mais ensuite il comprit que ce serait inutile et il se contenta de dire : « Je ne veux pas vous blâmer, vous et vos idées bien que je les trouve profondément erronées et injustes. Mais au nom de Dieu, comment fait-on pour être insensible face à toutes les souffrances des hommes ? Moi, je n'y arriverai jamais ! »

Et après s'être aperçu que Boccaderospo fixait le cathare d'un air furieux, il se hâta de reprendre la parole pour éviter de nouveaux propos scabreux.

« Maintenant je pense que c'est à mon tour de répondre à la question que je vous ai posée : pourquoi j'adhère à la conjuration ? Je vous l'ai déjà dit en partie. Mais il est juste que vous connaissiez aussi mes motifs personnels. Je veux détruire toutes les ordonnances présentes pour dresser sur leurs ruines l'égalité évangélique entre tous. Et pour atteindre ce but. Je suis prêt à m'allier avec quiconque momentanément. Et non... »

« Comme Dolcino ! Mais lui, il a poussé ses adeptes à la mort avec de fausses promesses de salut et de paradis ! » intervint irrité, l'autre cathare.

« Ce n'est pas comme ça que les choses se sont passées, Raimondo ! Fra Dolcino les a appelés à combattre parce qu'il avait confiance en celui qui lui avait promis de l'aide. Et il s'est laissé tromper parce qu'il était trop bon. Mais je suis sûr que nous, on ne pourra pas nous tromper parce qu'on les connaît

trop bien même. Si Dieu le veut, c'est sûr. Et puis une grande partie du peuple nous suit déjà maintenant et nous suivra sur la voie qu'on essaiera de toutes nos forces d'entreprendre après... Voilà, c'est le sens de mon adhésion... Mais je voudrais dire notre adhésion » et il se tourna vers le petit groupe formé par Trappa Bernardino et fra Uberto. Avec satisfaction il vit les deux premiers acquiescer vigoureusement.

« Quant à vous » et il regarda ceux qui s'étaient déclarés proches des idées de Boccaderospo, « beaucoup de vos préoccupations et de vos objectifs sont aussi les nôtres. Et puis il y a une chose qui nous unit : la compréhension et la compassion pour les pauvres. Vous verrez que nous ferons un bout de chemin ensemble. Quant aux autres... » et il regarda sans trop de sympathie les deux groupes des hérétiques et de Pietro Tinto « ... je suis désolé que nous n'ayons pas réussi à vous convaincre. Je suis sûr que vous ne direz mot à personne de notre réunion. Votre présence ici est le signe de votre bonne foi. »

Il fit une courte pause comme pour voir s'il avait oublié de dire quelque chose, puis il ajouta brièvement : « que Dieu nous aide tous. Maintenant préparons-nous à sortir, peu à la fois, sans nous faire remarquer. »

Le parfait prit un air méprisant, surpris que quelqu'un puisse penser à lui comme à un délateur ; le diacre se borna à secouer la tête avec une expression d'amertume.

Alors que tous commençaient déjà à se mettre debout, en parlant entre eux, le frère s'approcha de Bellotto et s'adressa à lui avec affection : « Merci marchand ! Je sais le risque que je vous ai fait courir et je vous saurai toujours gré de l'hospitalité que vous nous avez offerte aujourd'hui. »

Et derrière l'ouvrier de l'arsenal et les autres, déjà près de la porte, il dit, attentif à ne pas lever trop la voix : « Je prendrai contact avec vous... Soyez prudents ! »